

leurs lèvres, retombant des deux côtés de la bouche; une espèce de tunique courte, et de couleur rouge, est un vêtement uniforme pour tous les Druses et pour tous les Montagnards. Cette tunique est, selon la richesse de celui qui la porte, tissée en coton et or, ou seulement en coton et soie. Des dessins élégants, où la diversité des couleurs contraste avec l'or ou l'argent du tissu, brillent sur la poitrine ou sur le dos. D'immenses pantalons à mille plis couvrent les jambes. Les pieds sont chaussés de bottines de maroquin rouge et de pantouffles de maroquin jaune par-dessus la bottine. Des vestes fourrées à manches pendantes sont jetées sur les épaules. Une ceinture de soie ou de maroquin entoure le corps de ses plis nombreux et sert au cavalier à porter ses armes. On voit toujours les poignées de deux ou trois yatagans, poignards et sabres courts des Orientaux, sortir de cette ceinture et briller sur la poitrine. Ordinairement les talons de deux ou trois pistolets incrustés d'argent ou d'or, complètent cet arsenal portatif."

Le livre célèbre qui nous donne ces détails contient une magnifique description du Liban, à laquelle nous empruntons le passage suivant :

"Jamais, dit M. de Lamartine, spectacle de montagnes ne m'a fait une telle impression. Le Liban a un caractère que je n'ai vu ni aux Alpes ni au Taurus; c'est le mélange de la sublimité imposante des lignes et des cimes avec la grâce des détails et la variété des couleurs; c'est une montagne solennelle comme son nom; ce sont les Alpes sous le ciel de l'Asie, plongeant leurs cimes aériennes dans la profonde sérénité d'un éternelle splendeur. Il semble que le soleil repose éternellement sur les angles dorés de ces crêtes; la blancheur éblouissante dont il les imprime se laisse confondre avec celle des neiges qui restent jusqu'au milieu de l'été sur les sommets les plus élevés. La chaîne se développe à l'œil dans une longueur de soixante lieues au moins. Tantôt les chaînes du Liban s'élèvent perpendiculairement sur la mer avec des villages et de grands monastères suspendus à leurs précipices, tantôt elles s'écartent du rivage, formant d'immenses golfes, laissant des marques verdoyantes ou des litées de sable doré entre elles et les flots. Des voiles sillonnent ces golfes et vont aborder dans les nombreuses rades dont la côte est dentelée."

On ignore absolument la cause de la nouvelle persécution que les chrétiens d'Asie subissent maintenant, et qui, des Maronites, menacent de s'étendre à toutes les autres populations du vaste empire musulman. Beaucoup y voient une sorte de fureur qui s'empare de l'islamisme, dont la constitution politique tombe en pleine corruption, et dont les mœurs et les croyances se dissolvent d'elles-mêmes en Europe et en Asie. Cette crise d'un suprême désespoir serait dans ce cas, elle-même, le signal de la catastrophe tant redoutée et rendue inévitable.

Quoiqu'il en soit, rien n'égale l'horreur des récits qui viennent de toutes les parties de la Syrie; on estimait, aux dernières dates, à 12,000 les chrétiens massacrés; le nombre des couvents pillés ou brûlés, des religieuses soumises aux plus indignes traitements, des prêtres et des moines égorgés, augmentait chaque jour. Les consulats de plusieurs nations de l'empire, et ceux de la France en particulier, ont été attaqués, et les autorités turques ont partout été impuissantes à réprimer ces actes de barbarie, lorsqu'elles n'y ont point participé comme il est évident qu'elles l'ont fait en plus d'un endroit. Au milieu de ce déchaînement de la rage musulmane, on ne devinerait guères quel étrange protecteur les chrétiens ont trouvé. Ce n'est rien moins que l'ancien héros de la guerre sainte, celui dont le nom fut si longtemps le cri de ralliement de l'islamisme arabe, celui que plus de quinze ans de lutte avec la puissance française ont fait connaître dans l'univers entier, Abd-el-Kader en un mot. C'est chez lui que les consuls de France, de Grèce et de Russie, qui se trouvaient à Damas, se sont réfugiés. On n'a pas oublié que c'est à Napoléon III que l'émir, prisonnier en France au château d'Amboise, doit sa liberté. Il s'est toujours montré reconnaissant et envers l'Empereur et envers la France. La lettre suivante, qu'il a adressée au rédacteur en chef du journal arabe, *l'Aigle de Paris*, restera comme l'une des plus remarquables pièces de l'histoire contemporaine.

"Louange à Dieu !

"J'ai été ravi de tout ce que vous avez écrit dans le *Birgis*, au sujet des Etats Musulmans. Vous avez, en vérité, donné de bons conseils, et vous vous seriez fait entendre si vous aviez parlé de des vivants, mais c'est à des morts que vous faites appel. Vous avez basé votre discours sur deux points; vous auriez pu parler d'un troisième encore et dire que les souverains véritablement musulmans aiment la conduite des gens honnêtes et suivent leurs traces dans la justice et dans le mépris des biens de ce monde, car c'est d'en haut que doit venir l'exemple pour les petits. Hélas ! hélas ! nous en sommes loin ! L'état actuel des empires musulmans et chrétiens, tout ce qui arrive aujourd'hui a été prédit par Mahomet en son temps, c'est ce qui a donné tant d'autorité à ses prophéties. Il a annoncé l'anéantissement des Chosroés, et voilà qu'il n'y a plus de Chosroés; il a dit aussi que les rois chrétiens se maintiendraient au pouvoir jusqu'à la fin des siècles, et que les souverains de son peuple seraient abandonnés par Dieu à cause de leur conduite contraire à ses lois et à cause de leur injustice et de l'amour des biens de la terre; il a dit enfin que le monde ne finirait que lorsque les chrétiens seraient devenus la majorité du genre humain. Et cet événement ne pouvait manquer d'arriver, parce que, comme a dit Mislam, l'interpréteur autorisé de Mahomet, ils ont, entre tout, quatre qualités qui leur assurent le succès dans l'avenir : la clémence dans la victoire, la résistance dans la défaite, l'énergie dans le retour offensif et la bienfaisance envers

les pauvres, les faibles, les orphelins.—J'ajouterais, pour moi, qu'à tous ces dons, ils en joignent un plus grand encore, c'est de savoir se soustraire, quand il le faut, à l'injustice et à l'oppression de leurs rois.

"Je pleure, ô mon Dieu ! sur l'anéantissement de l'islamisme. Nous sommes à Dieu et nous retournerons à lui.

"En ce moment un désordre épouvantable règne parmi les Druses et les Maronites. Partout le mal a des racines profondes. On se tue et l'on s'égorge en tous lieux. Dieu veuille que les choses aient une meilleure fin.

"Salut, de la part du pauvre, devant Dieu le riche,

"ABD-EL-KADER-BEN-MAHIEDDIN-EL-KAESSENY.

"Damas, 21 Zou-al-Kahda 1276 (10 juin 1860)."

Chaque jour les victimes augmentent, les misères s'accroissent et plus de 40,000 hommes meurent, dit-on, littéralement de faim. Un seul fait suffit pour donner une idée de l'effroyable boucherie que font les Druses. Un missionnaire, montrant ses chaussures rougies, disait : "Trois jours entiers, j'ai marché dans le sang."

Aux cris de douleur et de détresse poussés par les tribus chrétiennes de la Syrie, les peuples d'Europe se sont émus. L'Angleterre, la France, la Russie, l'Autriche ne durent pas hésiter à intervenir. C'était surtout le devoir de l'Angleterre et de la France de mettre un terme à cette guerre d'extermination. Puissantes par leur civilisation et par leurs soldats, n'est-ce pas vers elle que se tournent naturellement les regards de ces victimes de l'islamisme ? La France envoie aujourd'hui 12,000 combattants; l'Angleterre participe à l'expédition par un moindre nombre de troupes, mais elle prête le concours de sa marine. Il n'est pas jusqu'au petit gouvernement d'Athènes qui n'ait l'intention d'adjoindre quatre compagnies de soldats helléniques aux troupes occidentales qui doivent débarquer en Syrie. L'Espagne décide en même temps l'envoi dans le Levant de deux navires de guerre pour protéger les chrétiens. L'élan est universel. Le mouvement s'est opéré le 2 août au signal donné par la France. L'embarquement des troupes françaises a eu lieu simultanément à Toulon, à Marseille et à Alger. Attendons nous à voir bientôt cesser l'effusion du sang chrétien.

Peu s'en faut que le Liban ne nous fasse oublier l'Italie, où Garibaldi s'appête à promener la torche de la révolution; mais le canon qui vient de retentir à Melazzo et la chute de Messine, rappellent l'attention du monde sur cet homme audacieux. Maître absolu de la Sicile, Garibaldi s'attaque aujourd'hui aux possessions continentales du roi de Naples et trois cents barques portant la fortune et les phalanges du libérateur doivent bientôt se diriger vers la Calabre où il projette une descente.

Une grande sensation vient d'être produite en Europe par une lettre de l'Empereur à son ami, M. de Persigny, dans laquelle, sous une forme toute neuve en diplomatie, il exprime ses vues et ses projets, et s'efforce de rassurer l'Europe, et l'Angleterre en particulier, sur ses intentions. On a surtout remarqué le passage suivant de cette épître écrite dans le style de la correspondance intime : "Je l'ai dit en 1852, à Bordeaux, et mon opinion est toujours la même : j'ai de grandes conquêtes à faire, mais en France seulement. Son organisation intérieure, son développement moral, l'accroissement de ses ressources ont encore d'immenses progrès à faire. Il y a là un champ assez vaste pour mon ambition et qui suffit à la satisfaire !"

C'est au moment où le dernier frère survivant de Napoléon Ier descend dans la tombe, que Napoléon III formule de nouveau la politique du second empire. Nous empruntons à un journal français l'esquisse biographique suivante :

"S. A. I. Mgr. le prince Jérôme est mort à Villegenis dans sa soixante-seizième année. La France entière s'associera aux regrets augustes qu'inspire sa perte. La mort des princes est un deuil public, parce qu'ils sont les représentants d'une génération d'hommes dont ils ont partagé la gloire, subi les épreuves et soutenu les combats. La popularité des familles souveraines, c'est, en effet, le sentiment profond d'un pays que ses princes le personnifient dignement dans les conceils des peuples devant les générations vivantes, et dans l'histoire devant la postérité. C'est ainsi que, dans toutes les âmes françaises, le nom des Napoléons est associé aux plus éclatants triomphes que Dieu ait accordés à notre patrie comme à ses plus lamentables revers. Le prince Jérôme lui-même, le plus jeune et le seul survivant des frères de l'Empereur, semblait être, parmi nous, le dernier témoin de cette époque merveilleuse dont la légende s'est emparée sans pouvoir s'élever au-dessus de l'histoire. Il était tout jeune encore lorsqu'il avait vu commencer la fortune de cette noble race aux mains de laquelle allaient être remises les destinées de notre pays; et, dès la première heure, il s'était montré digne de lui appartenir. Après de courtes mais laborieuses campagnes à Saint-Domingue, sur la côte d'Alger et à la Martinique, le prince parut, en 1807, sur les champs de bataille de l'Allemagne, que nos aigles parcouraient de leur vol victorieux. Il battit les Prussiens, couvrit la Silésie, et, joignant la prudence à l'audace, il sut s'y maintenir. C'était l'époque d'Eylau et de Ferdinand, du traité de Tilsitt, l'époque où la France ne comptait ses combats que par ses victoires, où le génie de l'Empereur rayonnait dans sa splendeur triomphante. Le prince Jérôme épousa la princesse Frédérique-Catherine,